

A la manière d'autrefois, tant par les écoles que les temps où il les fréquentait, Emilio Maria Beretta a appris dès sa prime jeunesse à considérer le dessin comme pivot essentiel du métier de peintre. Dessiner d'après nature, sans présomption aucune, était devenu pour lui plus qu'une habitude, une discipline exercée presque selon un horaire fixe plusieurs heures par jour.

Un exercice constant, quasi un entraînement: dessiner toujours pour voir mieux et davantage; pour mieux comprendre non seulement la réalité mais avant tout mieux se comprendre soi-même; se mesurer aux choses, les comprendre en les scrutant de manière plus attentive et plus profonde, se surpasser en devenant toujours plus authentique et plus humble.

Je ne voudrais donc rien dire de lui qui fût artificiel, élaboré, intentionnel, rien qui ne fût naturel et honnête, rien qui pût contrarier dans son for intérieur l'extraordinaire authenticité de ces innombrables feuillets qui font de ses dessins comme un carnet secret, des lettres écrites à soi-même, un registre moral, le témoignage le plus immédiat de l'éthique de son art et de sa façon de vivre. Je ne sais combien de cahiers, de blocs-notes, d'albums ont recueilli dans leurs pages les signes, les confessions, les méditations les plus calmes et sereines du peintre. Entrons donc dans ce jardin secret sur la pointe des pieds pour en feuilleter les pages une à une, sans hâte et avec un profond respect.

D'un artiste aussi cultivé, érudit, habile dans le figuratif, nous devons de noter que, dans ces feuillets d'album, il n'y a pas l'ombre de culture reçue, rien de déjà vu, d'érudit, de suffisant; rien que la plus scrupuleuse fidélité à son propre tempérament, une disponibilité limpide et linéaire, prête à voir et rendre la réalité — même la plus ha-

bituelle, telle qu'il la regardait tous les jours, d'accord avec sa propre nature. Comme filtré par une sélection secrète, tout dans ces dessins sobres et probes devient silence, un silence musical, pour acquérir une vie propre, autonome, devenant par vocation nature morte, vie silencieuse, mémoire du vrai, silence où il devient possible d'entendre la vie secrète des choses, de ces petites choses vraies et chères qui entourent notre existence quotidienne pour arriver au niveau d'imprévisibles, impalpables témoignages que la clepsydre du temps ne fait durer que peu d'instant, tels par exemple une heure quelconque figée sur le cadran d'une montre de table, l'ombre d'une fleur, une pincée de lumière brillant le long de la courbe d'une coupe de cristal.

Ces dessins «d'après nature» sont donc son procédé constant qui restera le même, sans changement à travers ces feuillets de croquis.

Ce sont ses vocalises, son solfège quotidien — à lui qui aimait tant le chant et la musique — et jamais toutefois un simple devoir d'école, mais tout au contraire la décantation de ses qualités qui souvent devient contrepoint poétique.

Par moment son esprit s'abandonne à sa main, et la main, fidèlement, redécouvre comme par enchantement les vocations, les aspirations peut-être jamais avouées de l'esprit.

Une confession, une réflexion sans adjectifs: des pensées qui deviennent signes sans paradigmes, assez sincères pour ne pas se mentir à soi-même quand on s'enferme à l'ombre de sa chambre et que la solitude se fait méditation, oreille tendue à l'écoute des voix les plus secrètes, ces voix cachées qui parfois nous révèlent l'énigme insoluble que la vie nous pose.

Réflexions sur les objets les plus disparates, les plus usuels, ceux qui n'attirent jamais l'attention, sur lesquels se pose plutôt la poussière que le regard, choses que nous avons mille fois regardées sans les voir et qui se laissent peu à peu découvrir : choses qui nous sont proches depuis des années, posées sur nos meubles, qui nous sont utiles ou ne le sont pas mais y restent quand même, présences souvent inaperçues que l'œil perspicace et attentif de Beretta saisit et rend à leur vraie lumière, révélant aux inattentifs leur existence nullement vaine, leur compagnie muette et consolatrice.

Pour établir la liste de ces objets, il faudrait remplir des pages entières, ce qui ne servirait à rien d'autre qu'à dire que Beretta a dessiné pratiquement tout sans faire de choix, ou plutôt que les critères de son choix n'étaient que le hasard et le premier regard posé sur le premier objet venu, celui qui se trouvait le plus près, devant les autres.

Comment expliquer autrement la présence de tant de choses diverses et anonymes, cadres, centimètres, boîtes d'allumettes et paquets de cigarettes, simples enveloppes de lettres à lui adressées, ciseaux, coupe-papier, couteaux, couteaux de tout genre, de l'Opinel français 1<sup>er</sup> choix à la Main couronnée au rustique «falcetto» tessinois? Mais, ce qu'il importe de souligner, c'est qu'en dépit de l'apparente casualité réglée par Beretta d'un œil sélectif et sagace, un ordre secret semblait régner sur les objets de son choix, les rapprochant, les regroupant,

comme pour les «composer» selon ses vues et son désir. Or, le dernier choix, la composition vraiment définitive survenait instinctivement sur le feuillet pendant que le dessin y poussait lentement, entrelaçant et démêlant la trame des signes et des espaces : trame méditée et calculée comme pour une eau-forte qui donnait à ses croquis la saveur de véritables petites «œuvres d'art», conçues et créées en soi et pour soi, tout comme les autres, plus grandes et astreignantes, les peintures à l'huile ou les vastes panneaux décoratifs.

Des pages presque toujours dessinées à la plume, très rarement au crayon, et qu'on regrette de ne pas voir transformées en eaux-fortes, aquatintes ou pointes sèches, tant elles sont pleines de vie, marquées d'un style plus proche de la gravure que du simple dessin. Pages dont les espaces vides, les clairs-obscur, les fonds, la disposition ou l'absence de signes soigneusement équilibrés se font composition rigoureuse, sélection cérébrale lucide à la recherche d'une harmonie qui, plutôt sous-jacente que visible, semble émaner d'une sensibilité éduquée, d'une rigueur poétique capables d'en faire les témoignages visuels les plus fidèles, le contrepoint graphique le plus adéquat à je ne sais quel — journal ou autobiographie — grand texte littéraire.

*Mario Negri*

Milan, février 1980